

MARGUERITE ANDERSEN

La mauvaise mère

ROMAN



prisedeparole roman

prise
de parole

Éditions Prise de parole
205-109, rue Elm
Sudbury (Ontario)
Canada P3C 1T4
www.prisedeparole.ca

Nous remercions le gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario et la Ville du Grand Sudbury de leur appui financier.

Canada



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario

 Grand Sudbury



Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts

La mauvaise mère

De la même autrice

Fiction

- De mémoire de femme*, roman, collection « BCF », Sudbury, Éditions Prise de parole, 2019 [Montréal, Quinze, 1982] ; prix du *Journal de Montréal*.
- La mauvaise mère*, roman, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2013 ; prix Émile-Ollivier et prix Trillium.
- La vie devant elles*, roman, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2011.
- Le figuier sur le toit*, roman, Ottawa, L'Interligne, 2008, prix Trillium et Prix des lecteurs Radio-Canada.
- Doucement le bonheur*, roman, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2006.
- Parallèles*, roman, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2004.
- Bleu sur blanc*, récit poétique, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2000.
- Les crus de l'Esplanade*, nouvelles, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1998.
- La bicyclette*, nouvelles jeunesse, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1997, épuisé.
- La soupe*, roman, Sudbury, Éditions Prise de parole et Montréal, Triptyque, 1995, grand prix du Salon du livre de Toronto.
- Conversations dans l'interzone*, roman écrit avec Paul Savoie, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1994.
- La chambre noire du bonheur*, roman jeunesse, Montréal, Hurtubise, 1993 ; deuxième édition, Tournai (Belgique), Gamma-Fleurus, 1995.
- L'homme-papier*, roman, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1992.
- Courts métrages et instantanés*, nouvelles, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1991.
- L'autrement pareille*, prose poétique, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1984, épuisée ; traduit en anglais par l'autrice et Antonio d'Alfonso, publié sous le titre *Dreaming our space*, Toronto, Guernica, 2003.

Non-fiction

- Avec Christine Klein-Lataud (dir.), *Paroles rebelles*, Montréal, Éditions du remue-ménage, 1995.
- Mother was not a person*, écrits de femmes montréalaises, Marguerite (Margret) Andersen (éd.), Montréal, Content Publishing et Black Rose, 1972 et 1975.
- En collaboration avec Huguette Uguay, *Mécanismes structuraux*, méthode de phonétique corrective, Montréal, Centre de psychologie et de pédagogie, 1967.
- Claudel et l'Allemagne*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1965.

Traduction

- Louise Palu et Charlie Angus, *Industrial cathedrals of the North / Les cathédrales industrielles du Nord* (Marguerite Andersen, trad.), Toronto, Between the Lines et Sudbury, Éditions Prise de parole, 1999.

MARGUERITE ANDERSEN

La mauvaise mère

Deuxième édition

Confessions

Éditions Prise de parole
Sudbury 2020

Ceuvre en couverture inspirée par une sculpture éthiopienne et
conception de la couverture : Olivier Lasser
Infographie : Alain Mayotte
Correction d'épreuves : Chloé Leduc-Bélanger

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright © Ottawa, 2020
Imprimé au Canada.

Diffusion au Canada : Dimédia

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre : La mauvaise mère / Marguerite Andersen.

Noms : Andersen, Marguerite, 1924- auteur.

Description : 2e édition.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20200210149 | Canadiana (livre
numérique) 20200210947 |

ISBN 9782897442330 (couverture souple) | ISBN 9782897442347
(PDF) | ISBN 9782897442354 (EPUB)

Classification : LCC PS8551.N297 M38 2020 | CDD C843/.54—dc23

Remerciements

Mes remerciements vont à mes amies du Nord : Johanne Melançon qui m'a encouragée à pratiquer une écriture moins coutumière, écriture que l'on pratiquerait, peut-être, dans un journal intime ; Sylvie Lessard qui, en tant que publiciste, m'a toujours appuyée ; et surtout Denise Truax, directrice des Éditions Prise de parole, qui a accueilli *La mauvaise mère* avec confiance et a conduit le livre vers une publication merveilleusement soignée. Finalement, mes remerciements à tous ceux et celles qui, pendant que j'écrivais ce texte pour moi assez difficile, ont supporté mes humeurs et mon silence.

*À Jean-Jacques Rousseau,
l'un des tout premiers écrivains
à écrire une autobiographie,
Les Confessions.*

Mon texte, mis au féminin, suit plus ou moins son exemple.

Pourquoi

— Ah non, Marguerite, vraiment, tu te tracasses pour rien. Pourquoi faut-il tout à coup proclamer que nous avons souffert de cette vie... comment dirais-je... mouvementée que tu nous as fait mener ?

— Je vous ai fait vivre dans six pays, sur trois continents. Toi, tu aimais...

— On a vu du pays.

— Disons-le carrément :

À un moment, je vous ai abandonnés. Laissés. Et vous étiez petits.

— Nous avons survécu.

— Un an et demi. Nous sommes restés séparés pendant un an et demi.

— C'est vrai. Mais, toi, une mauvaise mère ?

— Michel, laisse-moi parler, que je te le dise, que je te le montre, tu verras que j'ai raison, ne m'interromps pas, j'ai besoin de confesser mes erreurs, mes regrets,

d'y regarder de près, il faut que je passe par cette porte étroite, je te jure qu'après on n'en parlera plus. Je sais, vous voulez croire que la vie est toujours plaisante, les familles nucléaires, comme on dit, heureuses, les enfants intelligents, et en bonne santé, le monde, presque parfait... et toutes les mères, bonnes...

— Ralentis un peu, s'il te plaît !

— Comment pouvez-vous croire des choses pareilles alors que vous savez très bien qu'il n'en est pas toujours ainsi ?

— Que veux-tu que je te dise ? Martin s'en est bien tiré, il n'a pas l'air souffrant, la petite non plus, ni moi d'ailleurs. On ne te reproche rien.

— Encore une chance...

— On te respecte.

— Je le sais. Mais moi, je me reproche mes erreurs.

— Tout le monde en fait.

— Sans doute. Mais les erreurs d'une mère... À un moment, je vous ai quittés.

— Écoute, maman... À ton âge...

— Justement. Avant de fermer les yeux pour de bon, comme on dit, il faut que...

— Que quoi ? Que tu te tourmentes ?

— Que je fasse le bilan, le vrai, sans aucun embellissement.

— Pour quoi faire ?

- Pour que tout soit un peu plus clair.
- Enfin, tu ne nous as pas tenaillés !
- Juste négligés, brimés, voire ignorés parfois...
Martin surtout...
- Pourquoi ?
- Il était plus difficile...
- Que moi ? Vraiment ?
- Oui. Mais peu importe.
- Ça parle de quoi, précisément ?
- Ça commence avec Martin, conçu en 1945, année d'un printemps splendide, Hitler est mort, la guerre est finie, le monde jubile, la liberté est aux portes.
- Toujours tes vieilles histoires...
- Cette fois-ci, je ne m'attarde pas à raconter des détails historiques. Il s'agit d'émotions plus ou moins floues, de faits réduits à leur plus simple expression. En choisissant toujours le plus sensible. Comme si je prenais des notes. Poésie et prose... Avec ou sans ponctuation...
- ... un exercice de style ?
- Ah non !
- Une nouvelle méthode d'autotorture ?
- Non plus.
- Quoi alors ?
- Une sorte de quête plutôt... Comme tous mes livres. Comme beaucoup de livres.

- Quête de la transparence¹ ?
— Tâtonnements... Les mots qui manquent... Les mots qu'on n'a pas dits...
— Tu hésites encore ?
— Écoute, mon fils, merci, mais rentre chez toi ! J'ai besoin de m'y mettre. Seule !

¹ Expression créée par Jean Starobinski qui, dans *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle* (1957), suit, étape par étape, la quête de la transparence où s'engage Rousseau.

*Je me suis toujours promis de ne pas mourir
sans avoir fait ce que j'ai toujours conseillé
aux autres de faire pour eux-mêmes :
une étude sincère de ma propre nature
et un examen attentif de ma propre existence.*

George Sand

Décision prise

Automne 1943. Berlin.

J'ai huit ans quand Hitler prend le pouvoir, que mon père est destitué de toutes ses fonctions, quinze, quand la Deuxième Guerre mondiale est déclarée.

Je termine le secondaire, projette d'étudier les langues et littératures françaises alors que se ferment les portes des facultés des lettres. Obligée de faire du Service de guerre, je catalogue à longueur de journée d'innombrables radiographies de poumons d'étudiants dans un bureau de l'Université de Berlin.

Ce n'était pas drôle.

La capitale bombardée

Trois mille morts en deux nuits

les 18-19 et 22-23 novembre 1943

des incendies

des ruines

de la cendre partout

au sol
dans l'air
dans les poumons
les corps déchirés qu'on emporte
enterre
oublie
vite
je prends la fuite
continue l'inévitable *Kriegsdienst*
dans la garderie d'enfants d'un village autrichien.

⋮

Printemps 1945. Schwarzenberg, Autriche.
Finie, la guerre. La radio annonce que le *Führer* est
mort. Bon débarras.
Rentrer. Rentrer à Berlin.
Chez nous.
Trois femmes, deux enfants : ma mère, ma sœur
Christa avec ses deux petits, moi. On dit qu'il y a des
trains. Bondés de femmes retournant chez elles. Des
femmes qui raconteront leurs malheurs sans pouvoir
s'arrêter, des enfants fatigués, impatients, mal
nourris, braillant à tue-tête.
Des W.-C. aux portes mal fermées ou carrément
ouvertes, aux odeurs de vieille urine, de vomi, de
désinfectant bon marché.

S'armer de silence.
Ne pas se laisser envahir.
Se contenter d'une place dans le couloir, s'asseoir sur
sa valise.
Ma valise, ma mère, ma sœur, mon neveu, ma nièce.
Le père à Berlin.
La maison encore debout.
La famille. Une vie comme il faut.
Comme il faut ?
Expression idiomatique à redéfinir.
Car rien n'est plus comme il faut
rien n'est plus comme avant.
Il y a eu l'extermination de six millions d'êtres
humains, chosifiés, assassinés, toujours présents, face à
nos visages gris, nos yeux baissés.
La honte.
Angst, mot allemand pensé à dents serrées.
Moi, je suis lâche. J'ai vingt ans et je veux vivre. Sans
peur, sans honte, sans faim ou soif.
Tourner le dos à la misère.
Attendre.
En attendant
parler une autre langue
rire
me détacher.

Vivre avec l'amant français dans le bel appartement
réquisitionné par les forces militaires.
Il y aura d'autres trains.

⋮

L'amant français parle de Tunis, où il est né. Où il
rentrera.
Est-ce une invitation ? L'Afrique du Nord, le mariage,
une porte vers la liberté ?
Je me sens pousser des ailes.

Obstacle naturel

Octobre. Pas de règles. Pas une seule goutte de sang. Des nausées. Le soir, je deviens une couche-tôt. Seins douloureux. Je dois être enceinte.

Enceinte ? Suis-je enceinte ? Comme ça, tout à coup ? Nue, devant le grand miroir de la chambre à coucher, je me mesure. De face, de côté. Le ventre légèrement flasque. Toujours le même ? Oui ? Non ! Ma vie est autre. Je suis autre. Chargée d'un ventre qui semble peser.

Le rêve ailé d'hier, qu'est-il devenu ?

Je ne suis plus celle qui va. Je fais partie d'un nous qui allons... Allons où, allons faire quoi ?

Un enfant... Est-ce que j'en veux ? L'homme, l'amant, en veut-il ?

En faisant l'amour, avons-nous réfléchi, ne serait-ce qu'un moment ?

En avons-nous parlé seulement ?

Suis-je vraiment *tombée* enceinte ?
Un enfant. Ne devrais-je pas être heureuse ?
Impatiente de l'accueillir ? De le voir ? De le toucher ?
Un nom... Une image... Erika... Cousine lointaine.
Secret de famille. Elle se serait *débarrassée* d'un enfant.
Assistée d'un médecin. Aurait pleuré après,
sur la plage de la mer Baltique. L'enfant enterré... Les
larmes dans le sable...
Enfant fortuit, accidentel, enfant du hasard.
Inattendu.
Un médecin, il me faut un médecin, il faut que je
sache. Qu'il me dise si je suis vraiment enceinte.
— Il n'y a pas de doute, madame.
Ne suis-je pas trop jeune pour qu'on m'appelle ainsi ?
Je m'attends à ce qu'il me conseille, cet homme en
blanc. Voie ma question dans mes yeux.
Finalement il me dit que l'on pourrait procéder à un
avortement, oui, peut-être, par ces temps difficiles...
Mais, comme c'est illégal, le curetage se ferait sans
anesthésie...
— Vous comprenez, si jamais il y avait une
complication... Il y aurait donc de pénibles douleurs.
Dis-moi, médecin, ferais-tu cela à ta femme ?
Ma question le confond.
— Ah non, jamais, jamais, jamais !
J'ai peur du couteau dans ma chair. La mienne, pas
celle de l'enfant.

Me remets debout. Remets ma culotte. Mes
chaussures.

Tant pis, l'enfant du hasard deviendra mon enfant.

Je me débrouillerai.

Noces

C'est le mois de janvier, la mer est mauvaise.
Le bateau tangue, tout vacille autour de moi, je vomis, à droite, à gauche, dans ma couchette, sur mes vêtements, dans la toilette, par-dessus bord, je rends ce que j'ai dans l'estomac, je rends tout, jusqu'à la dernière goutte, et ça recommence encore. Est-ce parce que je suis enceinte ou parce que j'ai le mal de mer, est-ce la peur de ce que j'entreprends ?
Peu importe, jamais je n'oublierai cette traversée misérable d'une grise Méditerranée hiémale.
N'aurait-elle pas dû être bleue, cette mer ? Moi, heureuse ?
La ville.
Tunis.
Pourquoi l'air est-il si immobile, si gris ?
Où est donc le soleil ?

L'amant fait publier les bans par le bureau de l'État civil de la mairie. À la connaissance de tous. La coutume l'exige. La loi. Le monde a dix jours pour protester. Le monde ? Qui aurait une raison, un mot à dire, un conseil à donner ? Personne.

Je suis l'inconnue dans l'inconnu, je dirai oui, signerai un document, porterai un autre nom.

L'amant aussi a changé. Il n'est plus le fier conquérant, le joyeux libérateur de mon pays, il est redevenu le fonctionnaire de son passé d'avant-guerre.

Faut-il que je l'épouse ?

C'est en montant les quelques marches menant à la porte de la mairie que je saisis mon erreur.

Me marier ?

Partager ma vie, jour et nuit, avec un autre ?

Pour un enfant ?

Proteste, Marguerite, crie *halte*, déclare que tu ne te marieras pas ! Pas aujourd'hui, pas avec lui, tout enceinte que tu es, non, que tu ne veux pas te marier... Tu es forte, tu vas t'en tirer toute seule... Dis à l'homme et à ses deux témoins qu'il faut rebrousser chemin, prendre un verre quelque part, là, dans ce bar, au coin de la rue, discuter calmement. Grignoter des graines de soleil...

Je franchis la porte.

Ai-je le droit de priver cet enfant de son père ?

Est-ce là une question sentimentale ?
Qui me donnera une réponse ?
L'enfant ne peut se prononcer.
Qui comprend le langage des coups de poing ou de
pied contre les murs de l'utérus ?
Quelques secondes durant
loin de ma famille
de tous ceux que je connais vraiment
seule
enceinte
forcée de par ma nature et mes actes d'abriter un
enfant en devenir
je suis confuse.
Que ferait l'officier de l'état civil de son heure tout à
coup libre dans son bureau sans éclat où la secrétaire
placera peut-être un bouquet d'anémones bleu, blanc
et rouge pour égayer la cérémonie ?
Et moi, que ferais-je ?
La mer, l'Europe, Berlin...
J'en ai le vertige
je ne sais où aller.
Je voudrais annoncer à haute voix que les bans sont à
annuler, à effacer, à oublier
que je ne suis pas l'heureuse fiancée, la femme qu'on
épouse, la mère prête à élever un enfant.
Je voudrais m'asseoir, là,
sur cette banquette grise

dans ce corridor
pleurer toutes les larmes de mon corps.
Ai-je tort, ai-je raison ?
Qui va me le dire ?
Les mots tourbillonnent dans ma tête :
Affentheater, singerie, non-sens...
J'entre dans le bureau où le mariage se fera.
L'apparente sortie s'ouvre sur une vie difficile.

Ventouses et sang de cheval

Elle s'appelait Clémentine. Une Corse, veuve de noir vêtue, petite, fière, employée des Postes, énergique et susceptible.

Vieille, me semblait-il.

Elle logeait son fils Jean et moi, la bru enceinte, dans son appartement du 43, rue de Bretagne, petit, serré, aux meubles en bois verni fatigué.

Le matin, Clémentine me tend un verre de sang de cheval bon pour la future maman, propose dès que je toussoie – oh, si peu, lors de ce printemps pluvieux – de me poser des ventouses. Pour ne pas la vexer, je me laisse faire.

Elle, par contre, se moque de mes désirs de bains chauds :

— Marguerite, vraiment, vous êtes habituée au luxe et à la dépense !

Je n'aime pas qu'on me traite de fille gâtée.

Mes parents n'ont jamais été *des riches*.
Je m'écarte un peu. Essaie de ne pas prendre trop de place. Souris poliment. Me tais.
Me tais aussi quand la vieille femme revient du marché avec une poule vivante aux pattes ligotées, s'apprête à couper la gorge de l'oiseau visiblement nerveux, me demande de tenir l'assiette parsemée d'oignons coupés fin pour y cueillir le sang :
— Cela nous fera une belle friture !
Me tais encore quand la mère et le fils rigolent à la vue de la bête décapitée s'ébattant dans l'étroite cuisine.
— Attrape-la donc, me crie le fils.
Je ne souris plus.
Non ! Ce ne sont pas les mots qui me manquent.
J'ai peur de hurler ce que je voudrais dire.
Séparée par la mer de ce que je connais,
je crains l'avenir inconnu
l'homme dont dépend maintenant
mon existence quotidienne
la vieille femme dont il me dit
qu'elle peut s'enrager « quand ça la prend ».
Ça, c'est quoi ?
L'enfant naîtra dans mon incertitude.

Poussez, madame !

Juin 1946. Je suis étendue sur une table gynécologique dans la salle de travail de la clinique Saint-Augustin, celui qui croyait les femmes à jamais bénies.

Autour de moi, tout est blanc :

les murs

les plafonds

les portes

les cadres des fenêtres, leurs rideaux

les lits et leurs draps

les habits des bonnes sœurs

infirmières et sages-femmes

tout est étincelant de blancheur

des instruments en acier inoxydable cliquettent.

J'ai froid.

La sage-femme me tient la main, l'obstétricien s'installe sur un tabouret entre mes jambes placées dans des étrières, attachées.

Je suis la parturiente.

— Poussez, madame, dit la sage-femme, poussez !

Que faut-il donc pousser ?

Personne ne m'a expliqué le mécanisme de l'accouchement.

Contractions, dilatation, expulsion, délivrance...

Je n'y connais rien.

— Poussez, poussez !

J'ai envie de dormir.

Mais déjà l'enfant se glisse hors de moi, j'entends son cri. On coupe le cordon, pèse le nouveau-né, l'essuie de toutes sortes de liquides visqueux, l'emmailote, me le met dans les bras en m'annonçant que c'est un garçon, me l'enlève, le met dans un petit lit blanc.

Le pauvre. Étourdi par toutes ces jongleries ?

— Tout va bien, madame, me dit le médecin avant de s'en aller.

Me voilà seule, dans une chambre, dans un lit. Je me sens légère, il n'y a plus personne d'autre dans mon ventre. Neuf mois écoulés. Mon corps est de nouveau mon corps à moi.

Mais, seule ?

Non.

À côté de mon lit, il y a un petit lit, un bébé, un enfant, mon enfant, mon fils.
Je me redresse, me penche légèrement par-dessus le lit voisin, regarde le petit bonhomme sorti de moi.
C'est ça, avoir un enfant ?
Tignasse noire. Visage un peu rouge. Il se repose.
Respire. Dort. À quoi rêve-t-il ?
Peut-il déjà rêver ?
Je touche ses doigts.
Il m'ignore.
J'avais quatorze ans quand Christa a eu son premier enfant, je l'ai vue en prendre soin, je saurai prendre soin du mien. Pendant quelque temps. Quelques années. Vingt ?
Longtemps, c'est clair.
Il n'y a pas de doute, madame.
Me voilà mère. Définitivement. Irrévocablement mère à vie.
Envahie par une sorte de douceur jamais rencontrée.
Or, j'ai peur de le toucher.
Peur et envie. Peur de lui faire mal, envie de le connaître.
De toute façon, je ne suis pas pressée. On a le temps.
Lui et moi. On vivra ensemble.
Je tourne la tête vers la fenêtre.
Allées, bassins, pelouses. Le parc du Belvédère. Pins, palmiers bas, palmiers hauts, eucalyptus, des fleurs

partout, de grosses touffes de bougainvillée écarlates et de lauriers roses. Des collines au loin. Le ciel encore bleu. Viennent la nuit et ses étoiles...

Dormir.

J'ignore ce qui m'attend : une vie laborieuse dans une langue qui n'est pas encore la mienne, dans un milieu colonisateur, dans un pays remarquable pour son architecture éclatante de blanc souligné par le bleu des portes cloutées et des moucharabiehs en fer forgé couleur du ciel. Pays que faute de temps et d'argent je ne vais pas explorer, non, je dois m'occuper de l'enfant, faire le ménage, la lessive, étendre le linge sur la terrasse, sous le ciel toujours si bleu, me réjouir un court moment de la vue de la ville blanche, redescendre vite, courir au Marché central pendant que le petit dort, admirer la multitude des fruits et des légumes, acheter les moins chers, rentrer en courant, le couffin plein, préparer et servir le déjeuner à l'homme rentré du bureau, faire la vaisselle, changer les couches, coucher l'enfant, faire une sieste en compagnie du mari, descendre le linge, repasser les chemises de cet homme, deux par jour, avec des fers en métal à chauffer sur le gaz, changer les couches encore et toujours de nouveau, promener l'enfant dans son landau, le pousser le long de l'avenue Jules-Ferry qui va devenir l'avenue Habib-Bourguiba au moment de la libération, jusqu'au

merveilleux terre-plein réservé aux fleuristes
– personne ne m’achète de fleurs – rentrer sans
m’attarder, préparer et servir le dîner, faire la
vaisselle, la ranger, coucher l’enfant, m’endormir
fatiguée après avoir fait l’amour souvent sans en avoir
eu l’envie, me lever le matin énergique, oui, mais
désemparée devant la multitude des travaux
quotidiens.

Bref, j’aurai à planifier mon emploi du temps
conformément à celui des autres, de ma famille, des
conventions prescrites par la société.



*En une matinée de cinq heures, elle fait le petit
déjeuner des enfants, elle les lave, elle les habille, elle
nettoie sa maison, elle fait les lits, elle fait sa propre
toilette, elle s’habille, elle va faire les courses, elle fait la
cuisine, elle met la table, en vingt minutes elle fait
manger les enfants, elle hurle contre, elle les ramène à
l’école, elle fait la vaisselle, elle fait la lessive et le reste,
et le reste. Peut-être, vers trois heures et demie,
pourrait-elle, pendant une demi-heure, lire un journal.*

MARGUERITE DURAS

Table des matières

Remerciements	5
Pourquoi	9
Décision prise	15
Obstacle naturel	19
Noces	22
Ventouses et sang de cheval.....	26
Poussez, madame !.....	28
Intermède.....	33
Recluse	35
L'amour.....	37
Le verrou.....	39
Il y a encore de la place à l'auberge	42
Pareil et autre	48
<i>Ad infinitum</i>	50
À l'ombre de la montagne à deux cornes	52
Défis.....	55
La fosse d'aisance	60
Les bains du soir	62
Violence	64
<i>Je ne cherche pas, je trouve</i>	69

Les portes s'ouvrent.....	71
Varappe.....	74
L'interdit encore	76
La femme battue.....	80
L'âge de raison	82
Le vide	84
Le départ.....	87
Le saut du non-retour.....	89
La loi	91
Menaces.....	94
Parfois, le soir, peut-être, ils se parlent	97
1955	99
Se débrouiller	102
Berlin	104
Seule avec eux.....	108
Émigration encore ?.....	110
Le Canada attendra	114
Sous l'œil du fils.....	116
Mes petites habitudes.....	118
Le sommeil	120
La sexualité	121
Catastrophe.....	123
Le Canada ?	127
Gander, mai 1958.....	129
Montréal	130
Immigrants sans le sou	131
Un pacte.....	133
Mœurs et lois surprenantes	135
Trois petits tours.....	137
Abandonné.....	140
Distractions	142
Grand est mon dévouement	144

Les aventuriers	148
Une gifle.....	150
Ma mère se meurt.....	152
En route.....	154
1961, Addis-Abeba.....	156
La vie heureuse.....	157
La main coupée.....	159
La nuit	161
1963 encore.....	163
Précieux ciseaux.....	164
Seule.....	165
Été 1963	167
Fin de soirée	169
Les clowns.....	171
Les aventures de Martin.....	173
Que de choses !	176
La mère inattentive	178
La mère du soldat.....	180
Départ du soldat.....	182
J'aurais dû... ..	186
Le retour du guerrier	188
Cercle serré	189
L'excursion	191
Zinc à Flin Flon.....	194
Retour du voyageur	196
Tout va bien.....	198
Jamais je n'ai pensé que nous ne nous aimions pas	199
Un jour.....	201
Les femmes de mes fils	203
Maladroitement, je cache mon amertume	205
La mère qui écrit.....	207
Des fils à une fille.....	209

Tout ne va pas si bien.....	213
Le non-dit.....	215
Le mur du silence	217
Un mur ou un autre	220
Il y a les autres générations	221
L'écriture de soi	222
Un sot projet ?.....	224
Pas facile, cette écriture de soi	225
Mais quel plaisir	226

Dans les médias

[D]ans ce livre-testament d'une mère pleine de doutes qui n'a cessé de se remettre en question, Marguerite Andersen met le doigt sur le paradoxe de la maternité.
– Danielle Laurin, *Le Devoir*

Aujourd'hui, on parle de la mère ingrate, on en rit, on se confie, on se pardonne, etc. [...] Mais elle a vécu ça, imaginez, il y a 75 ans avec 3 enfants et une vie très remplie où elle était constamment déchirée entre son rôle de mère, de femme, d'amante, d'amoureuse et, très important, de professionnelle.

La différence d'âge lui accorde une sagesse dont on peut tous bénéficier. Elle est immensément humble et c'est un livre qui fait du bien.

– Dominique Demers, Combat national des livres
Radio-Canada 2020

La mauvaise mère, confessions touchantes et poignantes, nous dévoile le parcours de vie mouvementé de Marguerite Andersen. Par l'écriture de ce roman autobiographique, l'auteure fait preuve de grande

générosité et d'un courage indéniable. Une histoire passionnante qui va droit au cœur.

– Déclaration du jury, prix Trillium

C'est tout un parcours de battante, tiraillée entre culpabilité et désir de réalisation, qu'elle [Marguerite Andersen] nous invite à lire dans *La mauvaise mère*, en lice au Prix des lecteurs Radio-Canada ; des confessions sans ambages.

Toujours ce ton intime, le plus approprié ce coup-ci pour l'écrivaine aux pensées féministes [...] La forme poétique s'avère quant à elle nécessaire pour se rapprocher de son monde intérieur.

– Claudia Larochelle, *Les libraires*

Confessions touchantes d'une femme au destin parsemé d'échecs, de regrets et de victoires, ce récit sans complaisance propose un point de vue intime sur la maternité et les déchirements qu'impliquait la volonté d'exister comme femme et comme intellectuelle à une époque de domination masculine.

– Déclaration du jury, prix Émile-Ollivier

La mauvaise mère est une quête de sens nourrie d'évocations d'émotions, de troubles qui s'incarnent dans des anecdotes révélatrices des états d'âme de

l'auteure. Elle ne triche pas, elle est là, entière, généreuse dans le partage, riche de sa vie qui, finalement, est celle d'une femme qui est aussi une mère, mais pas seulement une mère, ce qui rappelle le titre de son premier ouvrage, un collectif qu'elle a dirigé, *Mother was not a person* (1972).

– David Lonergan, *Nuit blanche*



sans explosions cette ville n'existerait pas

Robert Dickson

Marguerite Andersen a huit ans quand Hitler prend le pouvoir, quinze quand la Seconde Guerre mondiale éclate, vingt au lendemain de l'armistice. Yeux baissés devant l'horreur, toute à sa soif de vivre, elle tourne le dos à cette Allemagne dont elle a honte. Enceinte, elle suit en Tunisie l'amant français qui deviendra son mari.

Ainsi s'amorce un parcours qui l'entraînera, au fil de ses amours et de ses aventures, sur trois continents. Celle qui mènera de front une vie d'épouse, de mère, d'immigrante, d'universitaire et d'autrice retrace, dans *La mauvaise mère*, les moments importants de sa vie, questionne ses choix, fait l'aveu de ses erreurs. Ce faisant, elle met en lumière les nombreux paradoxes qui, encore à ce jour, façonnent la vie des femmes.

Murmurées, exaltées, angoissées, amoureuses, ces « confessions » attestent encore une fois du caractère exceptionnel de l'œuvre de Marguerite Andersen.

Prix Trillium

Prix Émile-Ollivier